

Au service de la gravure québécoise Richard Lacroix

Gilles Daigneault

Volume 29, numéro 118, mars–printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daigneault, G. (1985). Au service de la gravure québécoise : richard Lacroix. *Vie des arts*, 29(118), 58–59.



1. Richard Lacroix dans son atelier.
(Phot. Richard-Max Tremblay)
2. Richard LACROIX, *Balzac*, 1984.
(Phot. Richard-Max Tremblay)



2

AU SERVICE DE LA GRAVURE QUÉBÉCOISE **RICHARD LACROIX**

Gilles Daigneault

L'histoire de notre gravure s'est jouée très tôt autour de deux protagonistes, Albert Dumouchel et Richard Lacroix, celui-ci étant le fils spirituel de celui-là. Or, même dans les familles spirituelles, il arrive que les fils soient fringants et ruent dans les brancards; il en résulte des ruptures qui, sauf exception, sont profitables à tout le monde. En l'occurrence, la gravure québécoise y a gagné, comme elle a toujours trouvé avantage dans les tensions qui ont pu exister entre Lacroix et ses propres fils spirituels (et comme elle pâtit, depuis quelques années, de l'absence quasi totale de débat dans le secteur).

Lacroix a donc été un grand personnage de notre gravure, et on a l'impression que, s'il ne restait un jour qu'un seul graveur au Québec, ce serait lui. Il a peut-être été le seul à interroger (et à s'interroger sur) les deux tendances majeures qui traversent l'histoire de la discipline: d'une part, celle qui s'intéresse surtout aux ressources expressives de la gravure et que ne possède aucune autre technique de création d'images; d'autre part, celle qui se préoccupe davantage de ses possibilités de reproduction qu'elle partage avec d'autres moyens de communication et de diffusion. Bien sûr, il est à peu près impossible de considérer exclusivement une seule des deux tendances, mais on doit reconnaître que la plupart des praticiens prennent ouvertement le parti de l'une ou de l'autre.

Pour sa part, Lacroix n'a jamais voulu dissocier les pouvoirs de démocratisation de l'art et de création d'images inédites et irréductibles dont la gravure est également porteuse, et qui s'accommodaient bien à son tempérament d'animateur social et d'expérimentateur de techniques graphiques.

Rappelons, en effet, qu'il a précocement maîtrisé la plupart des procédés d'impression, d'abord auprès de Dumouchel, qui faisait ici figure de vieux sorcier en la matière, puis à Paris, non pas chez Friedlander (où les Québécois avaient pris l'habitude d'aller travailler) mais au célèbre Atelier 17 de Stanley William Hayter, qui était alors un incroyable creuset de recettes apportées par des créateurs venus des quatre coins du monde et qui enrichissaient continuellement ce qu'on a appelé «la méthode de Hayter».

C'est Lacroix qui, le premier, a importé au Québec cette fameuse technique d'encrage (qui repose sur les différentes viscosités des encres et les différentes consistances des rouleaux utilisés pour les appliquer) et, surtout, les instruments nécessaires pour la pratiquer. C'est encore lui qui, en 1964, fonde le premier atelier libre de recherches graphiques au pays, ce qui allait permettre à tout artiste qui le désire – et non plus aux seuls graveurs de formation – de s'essayer à l'estampe.

Du même souffle, pour éviter que toutes ces trouvailles ne circulent que dans «le monde de l'art» qu'il a toujours trouvé désespérément petit, Lacroix est alors un des cofondateurs de Fusion des arts dont l'activité sera assez intense au cours de la deuxième moitié des années soixante et qui est un des premiers groupes à s'intéresser ici à la synthèse des arts et à travailler à l'établissement de nouveaux rapports entre l'art et un public élargi; deux ans plus tard, il fonde la Guilde Graphique, un organisme voué spécifiquement à la diffusion de la gravure québécoise, qui, en plus de s'occuper d'édition et de distribution, organisera plus de cinq cents expositions d'estampes dans les lieux les plus divers et proposera, dans ses propres locaux, une généreuse exposition permanente, ouverte au public sept jours par semaine.

Le corpus d'images proposées par la Guilde, généralement très accessibles même à ceux qui ne visitent jamais les galeries d'art contemporain, manifeste les visées démocratiques de son fondateur. Les images de Lacroix y ont toujours figuré comme les autres, sans plus. Cependant, l'automne dernier¹, une grande exposition lui a été consacrée en réponse à des demandes réitérées d'amis de la maison qui souhaitaient voir un ensemble vraiment significatif d'œuvres du patron.

On y trouvait plus de deux cents planches qui ne constituaient qu'un petit pourcentage de la production de Lacroix (qui n'a donc jamais cessé de faire des tirages malgré son activité d'administrateur de la Guilde) et qui racontaient chaleureusement la grande passion serine de l'artiste pour quelques signes ondoyants, toujours recommencés.

1. Du 7 au 27 novembre 1984.